

MONTREAL, 11 AOUT 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

La semaine prochaine nous publierons un supplément musical de quatre pages.

Notre numéro du 18 août contiendra un superbe portrait de Faucher de Saint-Maurice, une magnifique série de vues sur Rigaud et une composition de notre artiste Raoul Barré.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 31 août.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

N'est-ce pas une chose ridicule de mourir sans avoir fait le tour de notre petite boule.—EDGAR QUINET.

Ne dites pas d'où vous êtes parti avant d'être arrivé. On ne se glorifie d'être venu à Paris en sabots que lorsqu'on peut se payer les plus fines chaussures.—ONT D'HERRY.

Mémoires intimes

CHINIQUY

II

Ici, la mémoire me fait défaut.

Je serais porté à croire que ce sermon de l'abbé Chiniquy fut donné à peu près à l'époque où eut lieu la visite dont j'ai parlé dans mon précédent article ; mais comme lors de cette visite, l'abbé Chiniquy était encore curé de Kamouraska, et qu'il quitta cette cure en 1846 — c'est-à-dire quand je n'avais encore que six ans — je ne puis croire avoir été, à cet âge, susceptible d'une pareille impression. Peut-être fut-il invité à prêcher chez nous dans une autre circonstance.

En tous cas, lorsque je l'entendis pour la première et dernière fois de ma vie, je n'avais pas encore fait ma première communion, et comme je l'ai faite à neuf ans, je ne pouvais guère en avoir plus que huit.

Était-il réellement un grand orateur ? Voilà ce que je me demande souvent.

Grand orateur au point de vue de la dialectique, je ne saurais le dire ; mais au point de vue du charme entraînant de son élocution, le fait même que je relate peut en donner une idée.

En effet, comme je viens de le mentionner, je ne pouvais pas alors avoir plus de huit ans. Or, je fus, cette fois-là, tellement frappé, saisi, enlevé par cette éloquence, que j'en ressens encore le choc nerveux après cinquante ans passés.

Il me semble voir encore l'orateur penché au-dessus de moi du haut de la chaire. Je me rappelle tout, son organe puissant, sonore, sympathique, foudroyant ou attendri, ses tableaux à donner la chair de poule, son attitude, ses poses dramatiques avec son crucifix à la main, la petite scène gracieuse et poétique du verre d'eau, et surtout sa physionomie, à laquelle il savait donner je ne sais quelle expression de mysticisme que les moins enthousiastes trouvaient angélique.

On me dira que cela ne prouve rien, que j'aurai subi là tout simplement un effet de sensibilité bien ordinaire chez un enfant à imagination vive.

Je le croirais, si je n'avais gardé de ce sermon qu'une simple impression de l'oreille et des yeux, et non la mémoire très vive et très nette du discours tout entier, que je pourrais refaire presque d'un bout à l'autre.

Depuis cette époque, n'est-ce pas, j'ai compris qu'il y avait là probablement bien du pathos, bien de la mise en scène, des détails trop invraisemblables pour un auditoire d'aujourd'hui ; je me rends compte de ce qu'il pouvait y avoir de faux ou d'outré dans ce genre d'éloquence ; mais il n'en est pas moins clair pour moi qu'un homme qui peut non-seulement remuer les masses comme Chiniquy les remuait, mais encore produire un pareil effet sur l'esprit, et laisser une trace aussi persistante dans les souvenirs d'un enfant de huit ans, ne peut être qu'un grand orateur.

Grand orateur ou non, néanmoins, on ne peut pas prêcher sur la tempérance toute sa vie ; et l'abbé Chiniquy dut, à un moment donné, tourner son activité vers autre chose.

Toujours remuant, et tourmenté plus que jamais par l'ambition d'accomplir quelque chose de grand, il voulut étendre son envergure au delà de nos frontières.

Il rêva de fonder une ville, une province, une nation peut-être ; et il partit pour les prairies de l'Illinois, entraînant toute une colonie à sa suite.

Ce qui s'en suivit est connu de tout le monde : difficultés avec l'évêque de Chicago, résistance latente, révolte ouverte, excommunication solennelle ; et enfin schisme, puis abjuration définitive.

L'abbé Chiniquy, l'idole des catholiques, était devenu pasteur protestant.

Cette nouvelle éclata comme un coup de foudre. J'étais au collège à ce moment ; ni les maîtres, ni les

élèves n'osaient en croire leurs oreilles. Jamais chute ne produisit chez nous un pareil effet d'éroulement. Tout le clergé du pays eût abjuré en bloc, que la population n'eût pas été plus stupéfiée. Il y a de cela quarante deux ans, et la douloureuse meurtrissure produite par ce choc inattendu est encore sensible.

Je revis le célèbre prédicateur neuf ans plus tard, le 1er janvier 1867. J'étais en visite chez son frère Achille, à Sainte-Anne de Kankakee, et les circonstances nous mirent en contact.

Il était marié depuis peu, et habitait une maison d'apparence modeste, mais confortable. Il fut charmant de gaieté et de cordiale bonhomie ; il causa longuement du passé, mais sans amertume.

Je le rencontrai aussi quelquefois à Montréal, sur ses dernières années.

Son tact et sa bienveillance ne se démentirent jamais.

Il était très vert pour son âge : l'année de sa mort, à quatre-vingt-neuf ans, il lisait encore sans besicles et avait l'ouïe aussi délicate qu'un jeune homme de vingt ans.

Maintenant, on se demande où est l'œuvre de cet homme si bien doué et qui, lancé dans une autre voie, pouvait accomplir tant de bien.

Je ne la vois nulle part.

Il a prêché contre le catholicisme durant quarante ans ; il peut avoir ébranlé la foi de quelques-uns ; il n'a, en réalité, convaincu personne.

Ses plus chauds partisans de l'Illinois sont à peu près tous revenus à la religion de leurs pères — à commencer par ses deux frères et leurs familles.

De sorte que, à son point de vue même, sa longue vie, qui aurait pu être si féconde, a été manquée — ratée, comme on dit aujourd'hui.

Encore une fois, je n'ai pas à juger sa volte face. Bien qu'elle répugne extrêmement à nos convictions catholiques, elle est, suivant moi, un acte de conscience qui ne relève que de Dieu.

Mais on admettra qu'il n'en est pas de même de ses actes de prosélytisme. Ceux-ci sont du domaine social, et le public a droit d'apprécier.

L'abbé Chiniquy pouvait fort bien avoir cessé de croire à certains de nos dogmes, mais il ne pouvait pas avoir cessé de savoir que le catholicisme n'enseigne pas le mal, que l'Eglise de Rome, qui a compté dans son sein les Bossuet et les Pascal, a le même code de morale que le protestantisme, que nous obéissons plus ou moins bien au même Evangile et rendons hommage au même Créateur que les protestants.

Pourquoi donc tant de déblatérations contre sa foi des anciens jours ? — je parle de ses conférences et sermons, car, dans la conversation, il se montrait tout particulièrement réservé sur ce point.

Était-ce son zèle pour le salut des âmes qui l'animait ? C'est possible, mais à qui fera-t-on jamais croire qu'un homme ayant toute sa vie observé en conscience les préceptes de l'Eglise catholique n'aura pas sa place au ciel ?

En tout cas, il serait difficile de persuader à des auditeurs sérieux qu'un individu qui se damne en allant à confesse pourra mieux se sauver en n'y allant point.

Je comprendrais ce zèle chez un payen converti au christianisme et qui voudrait sauver ses frères ; mais je ne le comprends guère chez un chrétien qui passe d'une Eglise dans une autre, quand ces deux Eglises ne diffèrent ni dans la manière de comprendre le bien, ni dans la manière de le pratiquer, mais seulement sur des questions de controverse dogmatique et les formalités extérieures du culte.

Il faisait la guerre, disait-il, aux erreurs de Rome.

Eh bien, moi, je ne suis pas un théologien, mais je crois sincèrement que si les différentes dénominations chrétiennes qui se partagent, sur notre globe, l'empire des consciences s'étudiaient surtout à démontrer la supériorité de leurs croyances respectives par la